

Cet officier, les bras croisés, effroyablement pâle, regardait par une petite fenêtre la scène du carnage dont l'étroite ouverture du fort était le théâtre.

En entendant la porte s'ouvrir, il se retourna froidement.

— Rendez-vous ! cria Saint-Preux.

L'officier tira lentement son épée du fourreau et, la jetant sur la table :

— Le fort Sainte-Anne est à vous, monsieur, dit-il tranquillement. Ce massacre est inutile et j'espère que vous le ferez cesser bientôt.

— Êtes-vous le commandant du fort ?

— Oui, monsieur ; et vous êtes sans doute le commandant français ?

— En effet.

— Mes compliments, monsieur ; vos mesures étaient bien prises ; vous nous avez surpris.

Il jeta un nouveau coup d'œil à travers la petite fenêtre.

Au même instant une balle vint siffler à son oreille, passa près de Saint-Preux et alla s'enfoncer dans la muraille opposée.

— Décidément, reprit l'officier avec la même assurance calme et froide, décidément nous avons perdu la partie. Je vous rends le fort que Sa Majesté le roi m'avait chargé de défendre. J'espère que vous voudrez bien accorder à mes soldats les honneurs de la guerre ; vous entendez comment ils se défendent.

— Vous aurez les honneurs de la guerre, monsieur.

— Bien.

— Vous me donnerez votre parole d'honneur de battre en retraite jusqu'au fort Édouard.

— Je vous la donne.

— Les munitions et les vivres se trouvant dans le fort m'appartiendront.

— Accordé.

— Vous défendrez à vos hommes d'enclouer les canons.

— Je vous le promets.

Et en même temps un singulier sourire glissa sur les lèvres impassibles de l'Anglais.

Quelques instants après, les deux officiers descendus dans l'enceinte du fort s'élançaient au milieu des combattants.

— Cessez le feu ! cria Saint-Preux.

— Rendez-vous ! commandait le major Smith à ses soldats.

Ces ordres plusieurs fois répétés calmèrent la fureur des combattants.

Les coups de feu devinrent plus rares, puis cessèrent tout à fait. Les éclairs des mousquets et des canons s'éteignirent.

Une heure après cette scène sanglante, un profond silence régnait dans le fort ; ce silence n'était interrompu que par les gémissements des blessés réunis dans une salle basse du blockhaus.

Harassés de fatigue, les Anglais désarmés dormaient près de la tour ; les Français reposaient contre la palissade.

Un ruisseau de sang était entre eux.

X

LES ADIEUX DU COMMANDANT SMITH.

Lorsque le soleil se leva le lendemain, le pavillon fleurdelisé flottait au sommet du blockhaus.

Les fusils des défenseurs du fort étaient réunis en faisceaux sous la garde des sentinelles françaises.

Alors les Anglais purent compter avec étonnement le nombre de leur vainqueurs.

Le court et sanglant combat qui lui avait assuré la possession du fort avait coûté à Saint-Preux une vingtaine de ses soldats. Son détachement était donc réduit à une cinquantaine d'hommes. Les anglais étaient plus du double, mais l'attaque furieuse des Français leur avait fait perdre près de soixante combattants.

Une heure après le lever du soleil, Saint-Preux ordonna à ses hommes de prendre les armes et de former la haie.

Les soldats anglais reprurent leurs fusils et, conduits par le major leur commandant, commencèrent à défiler, tandis que leurs tambours voilés battaient tristement la marche.

— Monsieur, dit le commandant Smith en s'adressant à Saint-Preux, je vous recommande mes blessés.

— Soyez persuadé, monsieur, qu'ils seront traités comme les nôtres, répondit le gentilhomme français.

Et, saluant de la pointe de son épée :

— Adieu, monsieur, dit-il avec courtoisie.

— Non, répliqua l'officier anglais toujours froid et impassible, non, monsieur, " au revoir " !

La garnison anglaise sortit du fort et se dirigea vers le sud.

La longue ligne, qui se détachait comme un serpent énorme et ondoyant au milieu des hautes herbes de la prairie, s'amincit peu à peu, puis disparut.

— Eh bien ! mon brave Kerulaz, que pensez-vous de tout ceci ? dit alors Saint-Preux en frappant gaïement sur l'épaule du Chasseur de bisons. Nous voici, comme vous l'avez annoncé, maître du fort Sainte-Anne ! En vérité, ce commandant anglais s'est rendu avec une bonne grâce tout à fait charmante.

Le Chasseur de bisons secoua la tête.

— Les Anglais sont des gens prudents, dit-il. Ce commandant a compris que ses soldats surpris et terrifiés par notre attaque si soudaine ne pourraient défendre le fort et allaient être égorgés comme des moutons. C'est pourquoi il vous a rendu son épée et vous a prié de faire cesser le combat. Mais vous avez entendu le mot qu'il vous a jeté en partant. Il reviendra.

— Eh ! je m'en doute bien, dit Saint-Preux, mais je l'attends.

— Il reviendra avec des forces considérables, car ces coquins-là ne tentent jamais un coup à moins d'être dix contre un.

— Nous tâcherons de nous garder mieux qu'ils ne l'ont fait et de bien employer les canons qu'ils nous ont laissés.

Saint-Preux achevait à peine ces mots, lorsque tout à coup un bruit épouvantable déchira les airs. Le sol trembla sous leurs pas, les lourdes palissades craquèrent, une pluie de pierres et de débris de toute sorte, au milieu desquels apparaissaient de sanglantes dépouilles humaines, tomba autour d'eux ; une épaisse fumée les enveloppa. On eût dit qu'un volcan, entr'ouvrant soudain la terre, venait de lancer des torrents de laves et de cendres brûlantes.

Saint-Preux et le Chasseur de bisons s'étaient jetés dans une sorte de casemate qui servait d'abri aux sentinelles du fort.

Tous deux étaient pâles ; une sueur froide perlait sur le front de ces deux hommes intrépides.

— La poudrière vient de sauter, dit David d'une voix creuse. Voilà la surprise que nous réservaient ces lâches coquins.

Saint-Preux s'élança aussitôt hors de l'abri où il s'était réfugié.

Il rencontra cinq ou six soldats, noirs, sanglants, les vêtements brûlés, qui criaient :

— De l'eau ! de l'eau ! le fort est en feu !

Il fit aussitôt le tour du blockhaus. De longues flammes,